

Disciple du plaidoyer

DENIS VIÉNOT.

Après un tour dans la banque, il a choisi d'investir sa vie dans la solidarité avec les « plus petits » de l'Évangile.

L'homme est grand, immense même et impressionne par sa carrure. Pourtant, la voix est presque sourde, empreinte de douceur.

Ce que l'on pressentait, il le révèle au détour d'une phrase : « *Je suis timide* », un trait qui l'a souvent fait passer, selon ses propres mots, « *pour un sale type* » parce que perçu comme trop distant. On l'aura vite compris : Denis Viénot aime mieux parler des autres, au près et au loin, que de sa propre personne. Réticent à se livrer, il préfère encore et toujours témoigner des combats des associations qu'il a dirigées, le Secours catholique, Caritas Europa, Caritas internationalis et depuis deux ans et demi Justice et paix.

Cette façon d'être au monde lui a d'ailleurs joué un « *mauvais tour* ». Son dernier livre ne s'est pas vendu à la hauteur de ses espérances. « *Il y a eu malentendu sur le titre : avec La justice dans la peau* [éd. Desclée de Brouwer], *les lecteurs s'attendaient à un témoignage très personnel. Or j'ai écrit un guide des causes humanitaires, une analyse sur les pays que j'ai visités* », explique-t-il.

Les paroles de Paul VI

Un peu titillé, Denis Viénot accepte de revenir aux racines de ses engagements. Il est né en 1946 dans une famille « *bourgeoise, parisienne, de gauche à la mode Delors* » et choisit très vite de consacrer sa vie au monde associatif et solidaire. Il garde un souvenir très précis de cette bascule. Étudiant en droit, il découvre à la Une du journal *Le Monde* l'encyclique *Populorum Progressio* (1967) du pape Paul VI. Le jeune Denis comprend alors qu'il avait envie de bâtir sa vie autour de la justice sociale, au nom de l'Évangile. « *Des années de scoutisme m'avaient renforcé dans cette conviction. Mais j'ai commencé par travailler quelques années dans une banque, où j'ai bien œuvré pour aggraver la dette des pays pauvres. Heureusement, je me suis ratrapé depuis !* », sourit-il.

Parce que sa femme subvient elle aussi aux besoins de la famille, Denis Viénot fait alors un grand saut, en prenant le risque de diviser son salaire par trois. Repéré par un aumônier qui parle de lui au père Raymond Izard, alors président



« **J'ai toujours souhaité mettre en cohérence mon activité professionnelle avec mon militantisme** »

du Secours catholique, il est recruté par l'association, où il fera une très grande partie de sa carrière. « *J'avais dans la tête un monde de vieilles dames qui tricotaient, mais le père Izard m'a fait un grand show et, à trente et un ans, j'entrai dans cette maison où je serai d'abord directeur financier et, à ma demande, responsable du service Jeunes. Il me fallait joindre mon militantisme et mon activité professionnelle.* »

Ce désir de cohérence sous-tend son parcours. Il devient l'un des deux adjoints de Louis Gabin, le secrétaire général d'alors, et prend en charge la partie gestion et aussi ce qui restera le plus passionnant : le plaidoyer. « *J'ai contribué à lancer l'action institution-*

« **On approche des situations de grande pauvreté mais, le soir, on rentre à l'hôtel** »

nelle, c'est-à-dire le travail d'information et de pression auprès des pouvoirs publics, pour les alerter sur les situations de pauvreté et leurs causes. »

Ce rôle de vigile, devenu essentiel aujourd'hui pour les grosses associations de solidarité, regroupées au sein de la FNARS, la Fédération nationale des associations d'accueil et de réadaptation sociale, n'est pas sans poser des difficultés à l'interne. « *Au sein du Secours catholique, dont j'étais devenu le secré-*

taire général en 1991, il y a toujours eu un débat sur la question du plaidoyer. Où met-on le curseur ? Faut-il se situer à gauche ou à droite de l'échiquier politique ? Ma conviction profonde puise dans les mots de Hannah Arendt, selon laquelle il ne pouvait y avoir de compassion qui vaille sans une justice préalable ou concomitante, ce qui se traduit dans l'Église catholique par la lutte contre les structures du péché. »

Des divergences de vues sur cette question avec le conseil d'administration du Secours catholique vont aboutir au départ de Denis Viénot de son poste, deux ans avant le terme de son mandat, une « *rupture vécue de façon violente par les gens à l'intérieur* ». Mais il rebondit très vite et, en 1999, prend la tête, avec l'appui de ce même conseil d'administration, de Caritas Europa, un réseau de coordination de 180 organisations catholiques très engagées.

Son terrain de travail s'étend encore : en 2005, il devient le premier président laïc de Caritas internationalis, confédération de 164 Caritas nationales, un poste qui signifie des voyages et beaucoup, beaucoup de réunions. Il commente : « *C'est vrai qu'il faut accepter d'être au deuxième degré, de ne pas être au contact des populations. La rencontre avec le bénéficiaire de l'aide, le pauvre, n'est pas possible, tant le temps est resserré. Il faut donc profiter au maximum des rencontres quand elles se présentent.* »

Et Denis Viénot de se remémorer avec plaisir cette répétition, dans un

gymnase à Saint-Étienne, d'un spectacle où il était impossible de repérer, à l'œil, qui était aidant et qui était aidé. Ou bien encore cette scène, vécue au Bangladesh, qu'il décrit dans son livre. S'éloignant quelques minutes de la délégation officielle, il s'était approché d'une belle jeune femme, son bébé dans les bras, rayonnante de joie de vivre. « *Elle est atteinte de typhus, dans quelques mois elle sera morte* », lui a dit alors une infirmière.

On n'est pas des saints

Ces moments renforcent plus que jamais Denis Viénot dans sa conviction du bien-fondé des combats à mener pour l'accès aux soins, la défense des cultures vivrières, l'éducation des filles, la lutte contre l'extrême pauvreté et toutes ces « *structures de péché* » qu'il invoquait plus haut. Souvent, au cours de sa carrière, il a été confronté à des situations complexes, dans des pays où les chrétiens sont minoritaires. Comment convaincre, par exemple, l'évêque d'Islamabad d'aider des sinistrés musulmans plutôt que de renforcer des écoles catholiques ? Il n'a pas hésité, quand il a fallu, « *à vivre des responsables pakistanais qui piquaient dans les caisses* ». Sa façon de faire : se taire et beaucoup écouter. Et parfois faire surgir « *la microétincelle de celui qui vient de l'extérieur et peut dire des choses inaudibles à l'intérieur* ».

Il reconnaît qu'il a vécu ces contradictions internes, parce qu'« *il faut gérer une boutique certes catholique mais où les tensions sont les mêmes qu'ailleurs. Surtout, il ne faut pas idéaliser. Personne n'est saint ! C'est comme dans les monastères, tout le monde n'aime pas tout le monde...* ». Sa plus grande désespérance, il l'a vécue au Rwanda, où il s'est rendu en septembre 1994, quelques mois après le génocide. Il y est retourné célébrer Noël – « *Ma femme m'en veut encore. Il me fallait être là, auprès de religieuses belges.* » Que faire ? La question le hante souvent mais il est lucide : « *On approche des situations de très grande pauvreté mais, le soir, on rentre à l'hôtel.* » Belle humilité...

Pour lui, ces mécanismes qui écrasent l'humain sont partout, pas uniquement au loin. « *Le plaidoyer, tout le monde devrait s'en emparer, il ne se résume pas en un Denis Viénot qui rencontre le président de la République. Quand une commune maltraite ses SDF, sans mettre en place une structure d'accueil, n'importe qui devrait aller voir le maire.* »

Devenu secrétaire de Justice et paix, sorte de think tank issu de la Commission des évêques de France, il s'empare de nouveaux sujets : la finance et l'éthique, l'armement nucléaire, le développement durable.

Il veut continuer à semer. Et la moisson se fera, parce que, dit-il joliment, « *on est responsable du hasard des autres* »... ■

NATHALIE LEENHARDT